

Université de Damas

جامعة دمشق

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

كلية الآداب والعلوم الإنسانية

Département de Langue et de Littérature françaises

قسم اللغة الفرنسية وآدابها

4<sup>ème</sup> année - Le roman 2ème semestre

مادة الرواية - السنة الرابعة فصل 2

Dr. Maha Bayari

د. مها بياري

Cours du 16/4/2020 de 8h00 à 10h00

*La peste* (1947) Albert Camus (1913-1960)

Edition utilisée :

[La peste — Albert Camus — pdf & epub - Lyber](#)

[lyber.org](#) › [livre](#) › [albert-camus](#) › [la- peste](#)

**La deuxième partie (P.P. 67-152) est la plus longue.**

Après l'isolement de la ville d'Oran, l'heure n'est plus à la lamentation mais à la confrontation de l'épidémie de la peste. Chacun réagit à sa façon. Le docteur Rieux et les médecins sont aux chevet des malades comme d'habitude, mais ils vont se trouver, à un certain moment, inutile devant le fléau. La lutte contre la mort causée par une pandémie ressemble un peu au « travail de Sisyphe, condamné à pousser un rocher jusqu'au sommet d'une montagne pour le voir aussitôt retomber jusqu'en bas ». La peste est l'absurde, et il faut le surmonter par la lutte. Le travail absurde de Sisyphe pour Camus ne se limite pas à la répétition « La lutte elle-même vers le sommet suffit à remplir un cœur d'homme. Il faut imaginer Sisyphe heureux. » (Albert, camus, *Le mythe de Sisyphe*, 1942). Jean Tarrou aide les médecins en formant des groupes sanitaires volontaires. Raymond Rambert se révolte et refuse la séparation de la femme aimée. Cottard trouve sa joie car c'est un profiteur et la police ne le poursuit plus. Joseph Grand participe aux équipes sanitaires mais ses soirées sont toujours sacrées pour le livre qu'il essaye d'écrire. Le père Paneloux fait un prêche dans lequel il présente le point de vue de la religion face à la peste.

**Le premier chapitre (P.P. 67-75)**

« A partir de ce moment, il est possible de dire que la peste fut notre affaire à tous. Jusque-là, malgré la surprise et l'inquiétude que leur avaient apportées ces événements singuliers, chacun de nos concitoyens avait poursuivi ses occupations, comme il l'avait pu, à sa place ordinaire. Et sans doute, cela devait continuer. Mais une fois les portes fermées, ils s'aperçurent qu'ils étaient tous, et le narrateur lui-même, pris dans le même sac et qu'il fallait s'en arranger. C'est ainsi, par

exemple, qu'un sentiment aussi individuel que celui de la séparation d'avec un être aimé devint soudain, dès les premières semaines, celui de tout un peuple, et, avec la peur, la souffrance principale de ce long temps d'exil. » (P. 67)

Le début du premier chapitre donne une référence temporelle relative au moment de la fermeture de la ville. Il n'y a plus de dates, comme au deuxième chapitre de la première partie. Un calcul approximatif depuis la mort du concierge, le 30 avril, permet de situer les événements au mois de mai. La voix collective est intensifiée par l'emploi des adjectifs possessifs « notre, nos ... » et les pronoms indéfinis « tous, chacun ... ». De même que dans le premier chapitre, « le narrateur » est toujours inconnu mais il fait partie des concitoyens, et comme l'explique Camus dans ses *Carnets* « Le narrateur, n'a pu se priver de se mettre lui-même en scène. Mais pour enlever à cette chronique tout caractère personnel et lui donner le ton objectif qui peut seul lui convenir, il ne parle de lui-même qu'à la troisième personne » Le mystère entoure toujours « le narrateur » et de plus en plus mais il est comme tout le monde il est enfermé dans la ville.

Le statut du narrateur est difficile à préciser. Il se manifeste dans le pronom « nous » donc son niveau est intra diégétique selon Gérard Genette dans *Figures III* (1972), il a vécu les événements qu'ils racontent, et sa relation aux événements est homo diégétique, il raconte un récit dans lequel il figure lui-même. (Le pronom nous désigne 1- je+je (+je), 2- je+tu (+tu...), 3- je+il (+il). Dominique Maiguenau, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*)

La confusion sur le statut du narrateur perdure jusqu'à la fin du roman.

La réaction des oranais est la même, ils sont séparés les uns des autres et cherchent un moyen de communication (téléphone, télégramme...). Tout le monde souffre de la séparation, une seule exception avec le docteur Castel « Mme Castel, quelques jours avant l'épidémie, s'était rendue dans une ville voisine. Ce n'était même pas un de ces ménages qui offrent au monde l'exemple d'un bonheur exemplaire et le narrateur est en mesure de dire que, selon toute probabilité, ces époux, jusqu'ici, n'étaient pas certains d'être satisfaits de leur union. Mais cette séparation brutale et prolongée les avait mis à même de s'assurer qu'ils ne pouvaient vivre éloignés l'un de l'autre... » Madame Castel était autorisée à rejoindre son mari dans la ville empestée. L'amour est plus fort que le fléau.

Mais, c'est un cas unique de retrouvailles, tout le monde souffre de la séparation. La répétition accentue la tristesse.

« Cette séparation brutale, sans bavures, sans avenir prévisible, nous laissait décontenancés, incapables de réagir contre le souvenir de cette présence, encore si proche et déjà si lointaine, qui occupait maintenant nos journées.

« En fait, nous souffrions deux fois — de notre souffrance d'abord et de celle ensuite que nous imaginions aux absents, fils, épouse ou amante. » (P. 70)

La souffrance domine tout le monde, la tonalité ici est pathétique. (pathos en grec signifie souffrance, passion, d'où l'adjectif pathétique, Littré : Qui touche l'âme et l'émeut.)

« Ainsi, la première chose que la peste apporta à nos concitoyens fut l'exil. Et le narrateur est persuadé qu'il peut écrire ici, au nom de tous, ce que lui-même a éprouvé alors, puisqu'il l'a éprouvé en même temps que beaucoup de nos concitoyens. » (P. 71) Le narrateur devient (comme) le porte-parole de tous les oranais ; l'individuel est le collectif.

« Mais si c'était l'exil, dans la majorité des cas c'était l'exil chez soi. Et quoique le narrateur n'ait connu que l'exil de tout le monde, il ne doit pas oublier ceux, comme le journaliste Rambert ou d'autres, pour qui, au contraire, les peines de la séparation s'amplifièrent du fait que, voyageurs surpris par la peste et retenus dans la ville, ils se trouvaient éloignés à la fois de l'être qu'ils ne pouvaient rejoindre et du pays qui était le leur. » (P.P. 72-73)

Le cas du docteur Castel et sa femme qui le rejoint, s'oppose à celui de Rambert, qui souffre de la séparation. (Rappel les noms des personnages féminins ne sont pas donnés). A la fin du roman, après l'ouverture de la ville, la femme de Rambert vient le rencontrer à la gare d'Oran dans une magnifique scène de retrouvailles. (P. P. 266-267)

« C'est à ce prix seulement que les prisonniers de la peste pouvaient obtenir la compassion de leur concierge ou l'intérêt de leurs auditeurs. » (P. 75) Camus a envisagé d'intituler le roman *Les prisonniers*.

Dans ce chapitre, il n'y a pas une suite d'événements mais l'état général des oranais après six semaines de peste qui se résume en un mot : la souffrance.

### **Le deuxième chapitre (P.P. 76-88)**

« Pendant que nos concitoyens essayaient de s'arranger avec ce soudain exil, la peste mettait des gardes aux portes et détournait les navires qui faisaient route vers Oran. Depuis la fermeture, pas un véhicule n'était entré dans la ville. A partir de ce jour-là, on eut l'impression que les automobiles se mettaient à tourner en rond. Le port présentait aussi un aspect singulier, pour ceux qui le regardaient du haut des boulevards. L'animation habituelle qui en faisait l'un des premiers ports de la côte s'était brusquement éteinte. Quelques navires maintenus en quarantaine s'y voyaient encore. Mais, sur les quais, de grandes grues désarmées, les wagonnets renversés sur le flanc, des piles solitaires de fûts ou de sacs, témoignaient que le commerce, lui aussi, était mort de la peste. » (P. 76)

La personnification de la peste au début du chapitre donne une touche poétique. (Dans *L'état de siège* (1948), une pièce de théâtre de Camus, la peste est personnifiée sous les traits d'un jeune opportuniste.) Ensuite, après la fermeture de la ville le port ne fonctionne plus et des mesures de prévention sont prises. La quarantaine est « une période d'isolement partiel ou total imposée à une personne ayant été exposée à une maladie infectieuse. » Le port et d'autres lieux seront soit fermés, soit transformés en maison de quarantaine, comme l'hôtel, soit transformés en hôpital auxiliaire comme l'école.

« Vers la fin du mois cependant, et à peu près pendant la semaine de prières dont il sera question plus loin, des transformations plus graves modifièrent l'aspect de notre ville. » (P. 75) Il s'agit d'un événement ultérieur « la semaine de prières ».

« Mais tous ces changements, dans un sens, étaient si extraordinaires et s'étaient accomplis si rapidement qu'il n'était pas facile de les considérer comme normaux et durables. Le résultat est que nous continuions à mettre au premier plan nos sentiments personnels. » (P. 78)

La peste a bouleversé la vie des oranais, les premières pages (P.P. 76-78) poursuivent sur la même tonalité pathétique du premier chapitre. C'est un aperçu général avec la voix collective « nous » qui décrit la sixième semaine de la peste.

Le modèle du deuxième chapitre (Voire cours du 2 avril) est suivi à partir de la page 78. Le Docteur Rieux se déplace, rencontre des personnes et discutent avec eux. L'équilibre entre le récit narratif à la troisième personne (le temps du verbe est le passé simple/l'imparfait), le dialogue, et le discours indirect est retrouvé, à quoi s'ajoute parfois de brèves descriptions. Mais, au niveau temporel, il n'y a pas de date précise, « deux jours après la fermeture des portes ».

### **Rieux et Cottard/ devant l'hôpital ; les rues**

« En sortant de l'hôpital, deux jours après la fermeture des portes, le docteur Rieux rencontra Cottard qui leva vers lui le visage même de la satisfaction. Rieux le félicita de sa mine.

— Oui, ça va tout à fait bien, dit le petit homme. Dites-moi, docteur, cette sacrée peste, hein! ça commence à devenir sérieux.

Le docteur le reconnut. Et l'autre constata avec une sorte d'enjouement :

— Il n'y a pas de raison qu'elle s'arrête maintenant.

Tout va être sens dessus dessous. (P. 78)

Cottard s'est épanoui après la fermeture de la ville. Il est de bonne humeur et raconte à Rieux des histoires drôles, comme l'épicier qui a caché les boîtes de conserves pour les vendre « au prix fort » et malheureusement il est mort « « La peste, ça ne paie pas. »

### **Rieux et Grand (p. p. 79-81) / au bureau de Rieux**

« De même, l'après-midi du même jour, Joseph Grand avait fini par faire des confidences personnelles au docteur Rieux. Il avait aperçu la photographie de Mme Rieux sur le bureau et avait regardé le docteur. Rieux répondit que sa femme se soignait hors de la ville. « Dans un sens, avait dit Grand, c'est une chance. » Le docteur répondit que c'était une chance sans doute et qu'il fallait espérer seulement que sa femme guérît. » (P. 79)

De plus en plus, Grand comme Cottard, s'approche de Rieux et lui fait confiance. « Et pour la première fois depuis que Rieux le connaissait, il se mit à parler d'abondance » (P. 79) un effet positif après la fermeture de la ville, Grand raconte son histoire à Rieux, son mariage raté. « C'était même pour se marier qu'il avait interrompu ses études et pris un emploi. Ni Jeanne ni lui ne sortaient jamais de leur quartier. Il allait la voir chez elle, et les parents de Jeanne riaient un peu de ce prétendant silencieux et maladroit. » Il s'agit d'une analepse, un récit second et subordonné à un premier. Le seul personnage féminin désigné par son prénom est 'Jeanne', elle n'est même pas présente dans les événements en cours. (et le prénom de Nicole, la fille du restaurant comme l'a entendu Tarrou et noté dans ses carnets)

L'histoire de Grand, malgré qu'elle se termine par la séparation 'volontaire', mais ne manque pas d'humour et d'ironie. « Elle était si menuë que Grand ne pouvait la voir traverser une rue sans être angoissé. » (P. 80) Jeanne est petite et Grand est grand, l'image est claire, le contraste de taille, à lui seul fait rire. La demande en mariage a eu lieu le jour de la fête de Noël « Un jour, devant une boutique de Noël, Jeanne, qui regardait la vitrine avec émerveillement, s'était renversée vers lui en disant : « Que c'est beau ! » Il lui avait serré le poignet. C'est ainsi que le mariage avait été décidé. »(P. 80) Mais, Jeanne va le quitter en partant avec un autre. Le mariage se termine par un échec. Grand est toujours ému en racontant son histoire.

« Grand se mouchoit dans une sorte de serviette à carreaux. Puis il s'essuyait les moustaches. Rieux le regardait.

— Excusez-moi, docteur, dit le vieux, mais, comment dire?... J'ai confiance en vous. Avec vous, je peux parler. Alors, ça me donne de l'émotion.

Visiblement, Grand était à mille lieues de la peste. » (P. 81)

Il explique à Rieux sa souffrance après le départ de Jeanne et l'impossibilité de communiquer avec elle. Dans la suite du récit, le jour de Noël Grand tombe malade devant une vitrine.

### **Rieux et sa femme (P. 81) / (à la poste !)**

« Le soir, Rieux télégraphiait à sa femme que la ville était fermée, qu'il allait bien, qu'elle devait continuer de veiller sur elle-même et qu'il pensait à elle. »

Le contenu du télégramme est rapporté au style indirect.

Ainsi se termine le jour de Rieux. La chronique est partiellement respectée. Ensuite, la période de trois semaines est censée se dérouler pour retrouver Rieux avec ses déplacements et les personnes qu'ils rencontrent.

### **Rieux et Rambert (P.P. 81-85) / à la sortie de l'hôpital / la rue**

« **Trois semaines après la fermeture des portes**, Rieux trouva, à la sortie de l'hôpital, un jeune homme qui l'attendait.

— Je suppose, lui dit ce dernier, que vous me reconnaissez.

Rieux croyait le connaître, mais il hésitait. »

— Je suis venu avant ces événements, dit l'autre, vous demander des renseignements sur les conditions de vie des Arabes. Je m'appelle Raymond Rambert. »

Ils sont dans la rue et marche ensemble. Rambert demande l'aide de Rieux pour sortir de la ville. Il veut rejoindre la femme qu'il aime. Mais pour Rieux on ne peut pas rester en dehors du mal d'où la divergence des points de vue entre les deux. Rambert proteste parce qu'il est étranger à la ville. Il le dit dans son dialogue avec Rieux.

« — Mais je ne suis pas d'ici !

— A partir de maintenant, hélas! vous serez d'ici comme tout le monde. » (P. 84)

Le médecin est convaincu que l'amour est important, lui aussi souffre d'être loin de sa femme, mais la nécessité l'oblige à cacher ses sentiments. Il réfléchit aux paroles de Rambert qui l'accuse de vivre dans l'abstraction.

### **Rieux / réflexions (P.P. 85-89)**

Rieux réfléchit aux paroles de Rambert et pense à sa vie.

Les trois hommes, Rieux, Grand et Rambert souffrent parce qu'ils sont séparés des femmes qu'ils aiment. Rieux, malgré ses préoccupations est toujours à l'écoute des autres.

### Le troisième chapitre (P.P. 89- 95)

« Mais là où les uns voyaient l'abstraction, d'autres voyaient la vérité. La fin du premier mois de peste fut assombrie en effet par une recrudescence marquée de l'épidémie et un prêche véhément du père Paneloux, le jésuite qui avait assisté le vieux Michel au début de sa maladie. » (P. 89) Le début enchaîne avec la période avant la fermeture de la ville. C'est la deuxième apparition du père Paneloux. Il était le premier à prévoir l'épidémie.

La lutte contre la peste se poursuit mais chacun à sa façon « Or, vers la fin de ce mois, les autorités ecclésiastiques de notre ville décidèrent de lutter contre la peste par leurs propres moyens, en organisant une semaine de prières collectives. Ces manifestations de la piété publique devaient se terminer le dimanche par une messe solennelle placée sous l'invocation de saint Roch, le saint pestiféré. A cette occasion, on avait demandé au père Paneloux de prendre la parole. » Le vocabulaire religieux domine ce chapitre, (ex. les mots soulignés) et ouvre le champ lexical de la religion. (Un champ lexical est l'ensemble des mots qui, dans un texte, se rapportent à une même notion. wikipedia)

« Le dimanche matin, par exemple, les bains de mer font une concurrence sérieuse à la messe. /.../ A l'égard de la religion, comme de beaucoup d'autres problèmes, la peste leur avait donné une tournure d'esprit singulière, aussi éloignée de l'indifférence que de la passion et qu'on pouvait assez bien définir par le mot « objectivité. » (P. 90)

« La cathédrale de notre ville, en tout cas, fut à peu près remplie par les fidèles pendant toute la semaine. Les premiers jours, beaucoup d'habitants restaient encore dans les jardins de palmiers et de grenadiers qui s'étendent devant le porche, pour écouter la marée d'invocations et de prières qui refluaient jusque dans les rues. Peu à peu, l'exemple aidant, les mêmes auditeurs se décidèrent à entrer et à mêler une voix timide aux répons de l'assistance. Et le dimanche, un peuple considérable envahit la nef, débordant jusque sur le parvis et les derniers escaliers. Depuis la veille, le ciel s'était assombri, la pluie tombait à verse. Ceux qui se tenaient dehors avaient ouvert leurs parapluies. Une odeur d'encens et d'étoffes mouillées flottait dans la cathédrale quand le père Paneloux monta en chaire. »



La cathédrale d'Oran

Le prêche du père Paneloux a lieu dans la cathédrale qui est décrite brièvement. C'est un lieu réel dans la ville d'Oran, ce qui donne un effet de réalisme. Le temps est humide à cause de la pluie les sensations visuelles et olfactives 'odeur d'encens' sont évoquées. Le père aussi est décrit brièvement et surtout sa voix. « Il avait une voix forte, passionnée, qui portait loin, et lorsqu'il attaqua l'assistance d'une seule phrase véhémement et martelée : « Mes frères, vous êtes dans le malheur, mes frères, vous l'avez mérité », un remous parcourut l'assistance jusqu'au parvis. » (P.91)

Le début du discours est très fort, il est même qualifié de « pathétique ». Le père Paneloux s'adresse aux assistants à la deuxième personne du pluriel 'vous' et conclut que la peste est une punition divine. Ensuite, il évoque la peste en Egypte du temps du Pharaon selon « le texte de l'Exode »

« Le père reprit cependant la parole et dit qu'après avoir montré l'Origine divine de la peste et le caractère punitif de ce fléau, il en avait terminé et qu'il ne ferait pas appel pour sa conclusion à une éloquence qui serait déplacée, touchant une matière si tragique. » (P. 95)

Paneloux cite des extraits de *l'Exode*, et *La Légende dorée* (1266), un ouvrage du moyen âge qui porte sur les vies de saints, et aux explications des fêtes religieuses principales, qui renvoient à la vie du Christ. L'intertextualité « étudie les relations entre un texte et un autre ». Il s'agit d'un aperçu sur l'histoire de la peste. Rieux, dans ses méditations, a pensé aux grandes pestes mais en tant que médecin, tandis que le père Paneloux les voit comme un châtement divin.

#### **Le quatrième chapitre (P.P. 96-100)**

Après le prêche du père Paneloux, les points de vues sont différents. « Ce prêche eut-il de l'effet sur nos concitoyens, il est difficile de le dire. M. Othon, le juge d'instruction, déclara au docteur Rieux qu'il avait trouvé l'exposé du père Paneloux « absolument irréfutable » (P. 96)

Rieux est toujours à l'écoute des autres, il les soutient comme il le fait avec Grand.

« Peu de jours après le prêche, Rieux qui commentait cet événement avec Grand, en se dirigeant vers les faubourgs, heurta dans la nuit un homme qui se dandinait devant eux, sans essayer d'avancer. » (P. 97) Ils marchent ensemble, l'espace est ouvert et rencontrent un homme fou. Grand est ému, pour le calmer Rieux lui propose de prendre un verre dans un café. Le moment est convenable pour la confiance, Grand dit : « — Ce que je veux, voyez-vous, docteur, c'est que le jour où le manuscrit arrivera chez l'éditeur, celui-ci se lève après l'avoir lu et dise à ses collaborateurs : « Messieurs, chapeau bas ! » (P. 98) cette expression marque le respect et l'admiration.

Rieux est surpris de cette déclaration qui ouvre le champ de la littérature. Grand invite Rieux chez lui, c'est le soir. « Dans la salle à manger, Grand l'invita à s'asseoir devant une table pleine de papiers couverts de ratures sur une écriture microscopique. » (P. 99) L'espace est fermé et vu par Rieux, la pièce est modeste, un détail le montre « devant l'ampoule électrique sans abat-jour... » L'écriture microscopique de Grand contraste avec sa taille et rappelle sa femme Jeanne menue. La situation est délicate, Grand de plus en plus ému mais il est soulagé quand Rieux lui demande de lire l'une de ses feuilles.

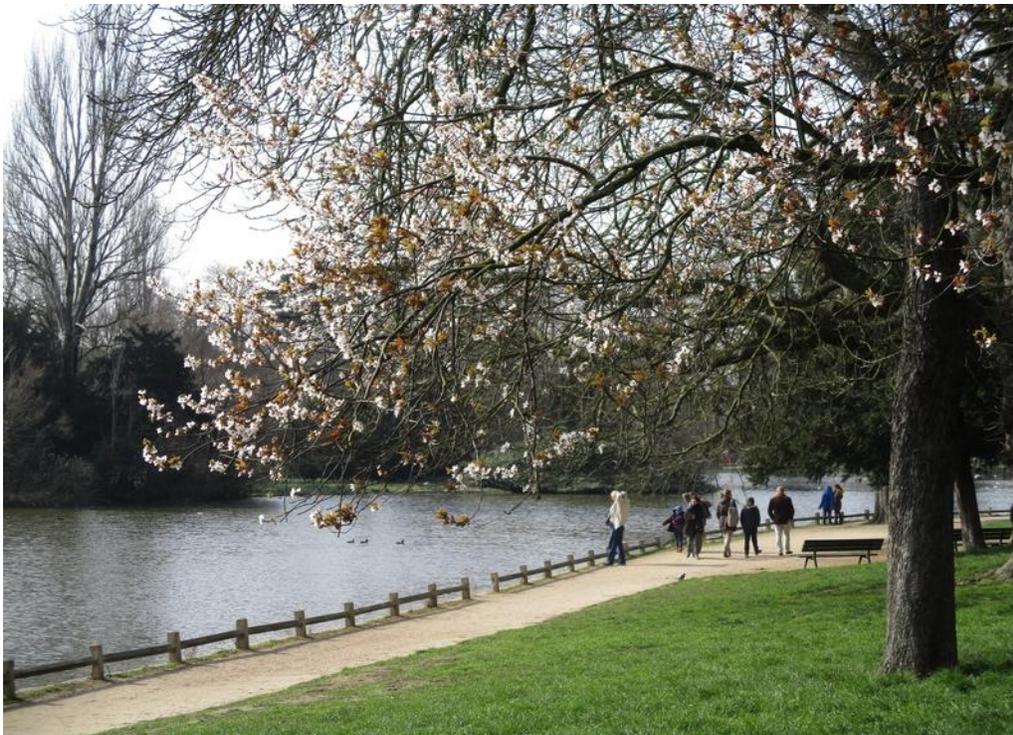
« La voix de Grand s'éleva sourdement : « Par une belle matinée du mois de mai, une élégante amazone parcourait, sur une superbe jument alezane, les allées fleuries du Bois de Boulogne. » Le silence revint et, avec lui, l'indistincte rumeur de la ville en souffrance. Grand avait posé la feuille releva les yeux :

— Qu'en pensez-vous ?

Rieux répondit que ce début le rendait curieux de connaître la suite. Mais l'autre dit avec animation que ce point de vue n'était pas le bon. Il frappa ses papiers du plat de la main. »  
(P. 100)

Le lecteur découvre en même temps que Rieux le travail qui préoccupe Grand. Une technique théâtrale est bien claire, la chambre à manger est comme une scène où les deux personnages discutent. Grand remplit cet espace en lisant sa phrase, et Rieux est intrigué par ce début. Le genre de l'œuvre n'est pas précisé, évidemment c'est un récit qui pourrait être le début d'un roman. Le début du roman ou l'incipit comme celui de *La peste*, (déjà analysé dans le cours du 26 mars) est devenu important dans les études narratives. Mais, dans le cas de Grand son œuvre est inachevée, il ne dépasse pas la limite de sa première phrase. Il l'a écrite et modifiée plusieurs fois, il simule le travail d'un écrivain. Dans une certaine mesure, un roman inachevé est en cours d'écriture dans le roman achevé.

« Généralement, l'incipit répond à un certain nombre de questions essentielles : où l'histoire se passe-t-elle ? à quelle époque ? qui la raconte ? quels sont les personnages ? etc. »  
( <https://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/incipit.php>). L'incipit de Grand donne une référence temporelle 'matinée' et 'mois de mai', le personnage féminin 'une amazone' et le lieu 'les allées fleuries du Bois de Boulogne' (qui se trouve à Paris). C'est le début d'un récit à la troisième personne, le temps du verbe est l'imparfait, l'action est en train de se dérouler dans la durée (au passé), elle est inachevée 'poursuivait'. L'amazone avec la jument sont en mouvement, la scène est muette, il n'y pas de paroles. Les adjectifs 'belle, élégante' superbe et fleuries ont un point commun, la beauté.



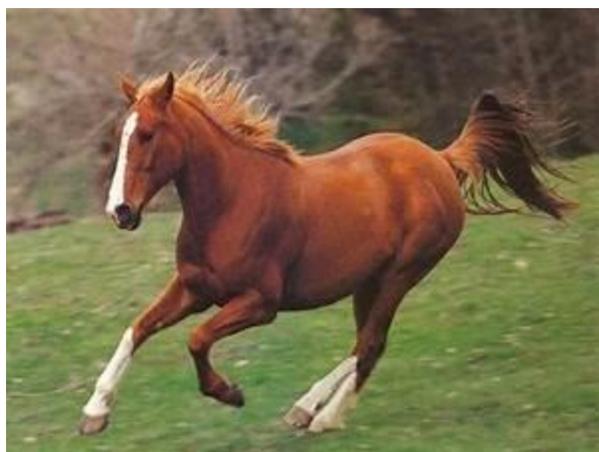
Le Bois de Boulogne – Paris

Le début de Grand ressemble à celui du roman *Le médecin de Campagne* (1833) d'Honoré de Balzac. « En 1829, par une jolie matinée de printemps, un homme âgé d'environ cinquante ans suivait à cheval le chemin montagneux qui mène à un gros bourg situé près de la Grande-Chartreuse. » Le tableau suivant montre le parallélisme entre les deux incipit (incipit, mot masculin, invariable).

	Temps	Espace	Personnage	Action
Début de Grand (sans titre)	Par une belle matinée du mois de mai	les allées fleuries du Bois de Boulogne	une élégante amazone	parcourait, sur une superbe jument alezane
Début du <i>Médecin de campagne</i>	En 1829, par une jolie matinée de printemps	le chemin montagneux qui mène à un gros bourg situé près de la Grande-Chartreuse. »	un homme âgé d'environ cinquante ans	suivait à cheval

Il s'agit d'un espace ouvert 'les allées' le chemin montagneux', les lieux se trouvent en France. Un seul personnage occupe la scène, mais les deux s'opposent en genre 'une amazone et un homme. Les deux accomplissent la même action de 'parcourir sur une superbe jument alezane' ou 'de suivre à cheval', mais la même opposition de genre de l'animal 'une jument ' et 'un cheval' est à noter.

La couleur de la jument alezane est précisée (Alezan, adjectif, Qui est de couleur fauve, tirant sur le roux. Il ne se dit qu'en parlant de Chevaux. Un cheval alezan. Une jument alezane. <https://www.cnrtl.fr/definition/academie8/alezane//0>), tandis que l'e cheval' n'est pas décrit.



Le temps est le même, la matinée et le printemps, mais dans l'incipit de Balzac il y a une date '1829'. Il s'agit dans les deux cas d'une scène visuelle et muette et surtout paisible, c'est un exemple du début classique, Grand l'appelle 'un cliché' (P. 100)

A la fin de *La peste* « Les portes de la ville s'ouvrirent enfin, à l'aube d'une belle matinée de février, saluées par le peuple, les journaux, la radio et les communiqués de la préfecture. » (P.265)

Quelques mots ont suffi pour rendre l'espoir au milieu de la catastrophe, et arrêter pour un moment l'inquiétude et la peur. Le champ lexical de la littérature est désigné par les mots 'manuscrit, éditeur, l'œuvre. La littérature est un remède, et la musique aussi, elle a sauvé Antoine Roquentin de la mollesse de l'existence dans *La Nausée* (1939) de Jean Paul Sartre.

Reste à s'assurer de l'importance de l'incipit romanesque en relisant le roman dès le début jusqu'à la fin.

Le chapitre se termine avec cette phrase « Certains de nos concitoyens en effet, perdant la tête entre la chaleur et la peste, s'étaient déjà laissés aller à la violence et avaient essayé de tromper la vigilance des barrages pour fuir hors de la ville. » Le moment de repos est fini et il faut retourner à la tragédie de la peste.

**Le cinquième chapitre (P.P. 101-105)** commence par « D'autres, comme Rambert, essayaient aussi de fuir cette atmosphère de panique naissante, mais avec plus d'obstination et d'adresse, sinon plus de succès. » Les pronoms indéfinis 'certains' et 'd'autres' lient les deux chapitres. Rambert cherche une issue pour sortir de la ville mais en vain.

(Lire la suite de la deuxième partie et la troisième partie pour la semaine prochaine)

**Bon courage**